**A.S. Stepanov, A.V. Korotkov, S.V. Kudrjašov et alii,
dir., Les carnets de Brežnev**

Andreï Kozovoï

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10038>

DOI : 10.4000/monderusse.10038

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 960-969

ISBN : 978-2-7132-2542-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Andreï Kozovoï, « A.S. Stepanov, A.V. Korotkov, S.V. Kudrjašov et alii, dir., Les carnets de Brežnev », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 57/4 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2018, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10038> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10038>

Le monde de l'exil est en réalité fluide, hybride. L'auteur en fournit, entre beaucoup d'autres, une fine illustration à travers les monuments du cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois où certaines tombes d'Arméniens du Caucase entre croix orthodoxe et ornements traditionnels rendent compte de cette hybridité, peut-être davantage héritée de l'époque impériale que de l'exil proprement dit. Composer avec l'autre est en effet une vieille tradition pour les Arméniens.

La Seconde Guerre mondiale a révélé des puissants clivages dans les engagements et une nouvelle diversité de la présence arménienne que met en lumière l'auteur, en donnant place à l'histoire des prisonniers de guerres arméno-soviétiques. Ceux-ci furent doublement retournés, d'abord par les forces allemandes qui les utilisèrent comme force d'occupation, puis par les réseaux de résistance où les immigrés arméniens jouent un rôle décisif de trait d'Union. Au sortir de la guerre, l'aura de l'URSS chez les rescapés du génocide, qui se concrétise notamment par le mouvement de retour en Arménie soviétique, semble accentuer les clivages avec la communauté arménienne de Russie, à un moment pourtant où la disparition des leaders politiques de cette communauté amorce au contraire un rapprochement dans l'historicisation en cours de sa présence en France. Les nouvelles générations d'Arméniens du Caucase, éduquées dans la mémoire originelle de la perte, vont concrétiser ce mouvement par l'intégration à partir du milieu des années 1960 de la mémoire du génocide. La conscience d'une différence n'empêche pas ce processus de réappropriation, que favorise aussi une nouvelle conjoncture politique. Ainsi du décryptage initial du « grand récit » épique de la migration, conté dans les familles, jusqu'à l'arrimage des Caucasiens au « grand récit » arménien s'affirme une communauté qui puise dans « l'histoire de bateau », c'est-à-dire d'exil et de spoliation, un socle commun qui permet le remaniement du récit pour affirmer une conscience historique unitaire.

Catherine Gousseff

CNRS, Centre Marc Bloch

Les carnets de Brežnev

A.S. STEPANOV, A.V. KOROTKOV, S.V. KUDRJAŠOV et alii, dir.

1. Leonid Brežnev : Rabočie i dnevnikovye zapisi, 1964-1982

[Notes de travail et personnelles, 1964-1982]

Moscou : IstLit, 2016, 1261 p.

2. Leonid Brežnev : Zapisi sekretarej priemnoj L.I. Brežneva, 1965-1982

[Registre d'entrées des secrétaires du parloir de Brežnev]

Moscou : IstLit, 2016, 1228 p.

3. Leonid Brežnev : Rabočie i dnevnikovye zapisi, 1944-1964

[Notes de travail et notes personnelles, 1944-1964]

Moscou : IstLit, 2016, 973 p. + cahier photos de 94 p.

Le projet de publication des « carnets Brežnev » a été lancé il y a de cela dix ans. En 2007, les Archives présidentielles de Russie, lieu inaccessible au commun des historiens, avaient transmis les cahiers, blocs-notes et autres agendas de Leonid Il'ič Brežnev (1906-1982) aux Archives fédérales de Russie pour l'histoire contemporaine (RGANI), à charge pour ces dernières de les rendre consultables. Pas moins de deux mille dossiers à traiter, ce qui devait représenter, pour qui connaît les lenteurs de la bureaucratie russe, un travail de très longue haleine. L'auteur de ces lignes se souvient avoir demandé à plusieurs reprises à consulter les fameux carnets pour s'entendre dire qu'il fallait se montrer patient : les dossiers devaient d'abord être déchiffrés (les notes sont manuscrites), datés aussi précisément que possible, expurgés de toute information personnelle (numéros de téléphone, etc.), mais aussi d'informations pouvant relever de la sécurité nationale, reclassés, numérotés et enfin, cousus et microfichés.

De fait, jusqu'en 2016, seuls quelques rares privilégiés avaient pu consulter les fameux carnets. Dans les années 1990, profitant d'un contexte riche en règlements de compte avec le passé communiste de la Russie, Dmitrij Volkogonov (1928-1995), ancien général, accéda à de nombreuses sources ultrasecrètes des archives de Lenin, Stalin, Hruščev, mais aussi de Brežnev. Volkogonov fut le premier à offrir au grand public des extraits des carnets dans ses ouvrages à sensation¹. Plus récemment, le journaliste et député de la Douma Aleksandr Hinštejn (et conseiller du Directeur du Service fédéral de la Garde nationale) publia une partie importante des notes à la fin d'une biographie dans laquelle il traçait un parallèle entre Brežnev et Putin. À la suite de cette publication présentée comme unique en son genre (à l'époque, les livres étaient vendus sous blister), les documents se sont très rapidement retrouvés sur Internet².

La publication de Hinštejn ne reproduisait pas la pagination originelle des notes ni les idiosyncrasies paratextuelles (soulignages – simples, doubles ou triples, cadres, signes divers, mention des couleurs et des instruments d'écriture, etc.). Elle était en outre dépourvue d'un appareil critique digne de ce nom. Publier un instrument de travail répondant au canon des publications de documents scientifiques, telle fut la mission que se fixa l'équipe d'historiens de l'Institut historique allemand de Moscou dirigée par Sergej Kudrjašov, sorte de Jean-Christophe Buisson russe, connu comme animateur de « L'histoire déclassifiée » (*Rassekrečennaja istorija*), l'émission grand public de la chaîne Kul'tura. Une mission initialement limitée aux notes des années 1964-1982, mais qui s'élargit à celles des années précédant l'accession de Brežnev au poste de Secrétaire général (volume 3), ainsi qu'aux journaux de bord des secrétaires de la salle d'attente de Brežnev (volume 2), une source quant à elle totalement inédite, comparable aux enregistrements des visiteurs de Stalin et de Hruščev, mais plus intéressants que ceux-ci en ce qu'ils donnent beaucoup plus d'informations sur le travail accompli au cours de la journée³. Alors que le projet avançait, un moment ralenti par l'incendie de l'INION, immense centre de recherche datant de l'époque brejnévienne (sic) qui hébergeait l'Institut historique allemand, véritable centre nerveux du projet, plusieurs spécialistes membres du projet, comme Victor Dönninghaus et Andrej Savin, ont publié des articles de

vulgarisation en russe, plus tard traduits en anglais. Un historien non basé à Moscou, Donald J. Raleigh, professeur à l'université de Caroline du Nord, très impliqué dans le projet et qui prépare actuellement une biographie de Brežnev, a consulté le *work in progress* et en a tiré certaines conclusions⁴. Enfin et surtout, Sergej Kudrjašov en a tiré « Du point de vue de Brežnev », un documentaire passionnant en quatre parties pour son émission sur Kul'tura⁵.

Les documents publiés et les notes de Brežnev proprement dites (volumes 1 et 3) constituent une source primaire qui nous permet d'approcher sous un angle inédit Brežnev lui-même, mais aussi les élites du Kremlin, venant enrichir nos connaissances en la matière⁶. Ces notes offrent un point de vue imprenable à ceux qui souhaitent savoir de quoi les journées de Brežnev étaient faites ou, pour reprendre le titre d'un ouvrage récent, permettent de « passer une journée avec » le dirigeant qui a été pendant dix-huit ans à la tête du Parti communiste de l'Union soviétique⁷. De ce point de vue, elles constituent à n'en pas douter une source sans précédent depuis le journal intime de Nicolas II⁸. En effet, il n'en existe pas d'équivalent pour l'URSS : aucun autre dirigeant soviétique n'a laissé de journal. Certes, Nikita Hruščev et Mihail Gorbačev ont écrit, mais il s'agit de Mémoires. Réformateurs partis sous les huées, ils ont cherché à défendre leur réputation et leur bilan *a posteriori* : leurs souvenirs, des ego-documents apologétiques, sont donc à traiter avec la prudence que l'on sait en pareille situation⁹. Voilà qui n'est pas le cas, *a priori*, des « carnets Brežnev ». Enfin, les notes de Brežnev sont précieuses parce qu'elles permettent de saisir l'homme dans la durée, sur une période de près de quarante ans. À l'inverse de ce qu'écrivent d'ailleurs les auteurs cités plus haut, ce n'est pas en 1957 — date qui marque le début de son ascension moscovite, quand il fut nommé au Présidium du Comité central d'URSS (nom porté par le Politburo, organe décisionnel suprême en URSS, entre 1952 et 1966) —, qu'il commença à prendre des notes, mais au moins treize ans plus tôt. La première note du volume 3 date en effet d'octobre 1944. Le colonel Brežnev, âgé de trente-sept ans, est alors responsable du secteur politique de la 18^e armée. Celui qui sera bientôt promu au grade de général en charge de l'éducation politique du Quatrième Front ukrainien participe au tri (le terme de « purge » est alors tabou) des cadres de la ville d'Užgorod, capitale de la Transcarpatie, récemment libérée et qui a rejoint l'Ukraine après avoir été occupée par les troupes hongroises.

« [L'URSS] a connu une révolution sociale pendant que Brežnev dormait » : la citation du journaliste britannique Martin Walker, tirée de l'ouvrage dans lequel il étudiait les racines de la perestroïka, a fait florès¹⁰. Avec la publication des « carnets de Brežnev », cette sentence doit être sérieusement révisée. L'âge aidant, le Secrétaire général d'URSS dort, certes, de plus en plus, moins de nuit que de jour à dire vrai. Mais il est aussi capable de faire autre chose : se peser, nager, se raser, se faire manucurer, chasser le sanglier et l'ours, passer des heures à jouer aux dominos, assister à des matches de hockey sur glace, etc. Plus sérieusement, Brežnev est capable de travailler, de travailler beaucoup même, bien plus qu'on a bien voulu l'admettre jusqu'ici. Certes, il est indéniable que sa capacité de concentration décline au fil des ans : les notes des années 1950-1960 sont bien plus riches

que celles des années 1970-1980 ; les mentions portant sur ses problèmes de santé deviennent plus fréquentes au fil des ans – Brežnev a visiblement peur de la mort. Mais il serait faux de dire que dans la seconde moitié de sa vie, il perd le sens de l'intérêt général et qu'à la veille de sa mort, il n'est plus qu'un géronte sénile, passionné de titres et de médailles, sujet d'innombrables blagues.

Dans les notes, Brežnev est un homme actif : il passe des heures au téléphone, discute avec ses collègues, ses homologues d'Europe communiste et occidentale, des membres de sa famille, consulte des experts, donne son avis, se déplace en train ou en avion, lit (surtout des télégrammes et des rapports, beaucoup moins des livres), écrit, signe des documents, seul ou avec ses adjoints, reçoit et raccompagne les visiteurs à l'aéroport. Avant d'occuper le trône du Kremlin, il est chargé par Hruščev de l'industrie militaire et spatiale et les notes le montrent particulièrement préoccupé par les détails des dernières avancées technologiques, lui qui n'a reçu qu'une éducation incomplète sur le tard. Il en va de même dans les années 1970, quand il tente de mettre sur pied un « programme alimentaire » destiné à sauver l'URSS de la récession et de lutter contre les pénuries. Travailleur de choc, c'est aussi un séducteur plein d'attentions. Il n'oublie jamais de souhaiter un anniversaire, de remercier pour les cadeaux qu'on lui offre, d'en offrir à son tour, y compris sous la forme de titres et de médailles. Le Brežnev des notes semble un communiste convaincu, un patriote défenseur de la cause de la paix dans le monde, un réaliste qui ne se laisse entraîner dans un conflit armé qu'après avoir longuement parlé, un homme prudent qui, à la différence de son prédécesseur, respecte à la lettre le principe de direction collective, ce qui explique en bonne partie sa longévité politique.

Voilà pour les impressions générales. Mais dès lors que l'on cherche à tirer des informations concrètes des notes, la tâche devient autrement plus ardue. À l'inverse d'un journal classique, les notes brejnéviennes sont le plus souvent brèves, allusives, pour ne pas dire abstruses – les auteurs de la publication eux-mêmes avouent fréquemment leur incapacité à les expliquer dans les notes. La plupart mentionnent simplement des entretiens avec telle ou telle personnalité du Politburo, tel ou tel visiteur soviétique ou étranger. Ce sont des phrases courtes, souvent sans verbe. Parfois, l'information véhiculée n'est pas celle que l'on croit. Que vaut par exemple cette mention du 8 février 1977 : « Suis allé travailler ». Le fait qu'elle soit soulignée pourrait indiquer que Brežnev a d'abord voulu se rassurer soi-même : malgré les problèmes de santé qui sont les siens à cette époque, il continue d'être actif, de se comporter en homme d'État, non en valétudinaire. Cette hypothèse nous force à nous poser la question de la sincérité. Les notes étaient-elles vraiment destinées à servir d'aide-mémoire, ou à rassurer un lectorat potentiel ? La question doit être posée dans la mesure où les notes avaient été archivées par le Comité central du vivant de Brežnev : un « fonds Brežnev » avait en effet vu le jour au sein des archives du Politburo en 1975 à l'initiative de son principal protégé, Konstantin Černenko. Il s'agissait alors de lui offrir un cadeau pour ses soixante ans. Sachant cela, il n'est pas complètement absurde d'imaginer que Brežnev pouvait aussi concevoir ces notes comme une arme potentielle contre d'éventuels détracteurs.

Après tout, comme Volkogonov l'avait observé en son temps, Brežnev, toujours très prudent, avait cessé de prendre des notes en septembre 1964, un mois avant la destitution de Hruščev, pour éviter que ses nombreuses rencontres avec les artisans du complot n'attirent les soupçons du Premier secrétaire.

Au fond, le premier paradoxe des « carnets Brežnev » est qu'ils donnent à voir un homme dans sa vie publique et privée tout en laissant dans l'ombre son univers mental. On cherchera en vain toute trace d'introspection : intellectuellement, Brežnev paraît à des années-lumière d'un Anatolij Černjaev, expert du département international du Comité central du Parti, qui a laissé un journal intime inestimable pour les années 1970-1980¹¹. Le Secrétaire général apparaît au fond comme une médiocrité incapable d'éprouver de véritables émotions (aucune note par exemple, pendant la crise des missiles de Cuba), un ignare qui ne lit jamais de livres, incapable d'écrire sans faire de fautes de syntaxe ou d'orthographe, un homme à côté duquel Ronald Reagan (auteur également d'un journal¹²) apparaît comme un homme de la Renaissance. Ce constat fait en son temps par Volkogonov¹³ nous paraît encore une fois exagéré ; il procède d'une lecture superficielle des notes et se limite pour l'essentiel à la fin de la vie de Brežnev. Or il convient de se souvenir à la fois des origines sociales – modestes – de Brežnev, qui l'ont privé d'une scolarité complète, de son parcours initial difficile – il a commencé comme manutentionnaire, a fait des études d'arpenteur –, et du climat général au sein des élites de l'époque, portées vers la médiocrité et la grisaille, dont Brežnev ne cherche pas s'extraire, pas seulement parce qu'il n'en a pas les capacités intellectuelles (cela reste à démontrer), mais parce qu'en dirigeant rusé, il a toujours cherché à donner l'impression d'un homme simple, sans ambition, un *homo sovieticus* comme les autres. Pour nuancer ce constat et casser l'image d'un Brežnev sénile et indifférent au monde qui l'entoure, l'équipe de Kudrjašov a décidé de publier les notes des années 1944-1964 (volume 2). Elles montrent un Brežnev particulièrement actif et plein d'énergie, capable de ressentir des émotions, comme en 1959, quand il accompagne Hruščev à l'aéroport avant le départ de celui-ci pour les États-Unis.

Au risque de se répéter, disons-le haut et fort : les notes de Brežnev, « brutes de décoffrage », ne se laissent pas apprivoiser facilement, contrairement aux échos qu'on en a eus jusqu'ici, et à l'inverse de ce que l'on pourrait penser en voyant les couvertures des trois volumes. Ornées de photos de Brežnev et de sa signature en caractères dorés, cet artifice est manifestement destiné à jouer sur la corde sensible d'une bonne partie des Russes, chez qui Brežnev continue de susciter des sentiments de nostalgie. Pour débusquer des informations nouvelles, confirmer, nuancer ou infirmer nos connaissances sur une question donnée, les notes doivent être systématiquement croisées avec d'autres sources, à commencer par le volume 2 de la même publication, le journal de bord des secrétaires. Ce dernier volume est ainsi essentiel pour qui s'intéresse à la question de savoir quand a été prise la décision d'intervenir en Afghanistan. Les historiens la datent traditionnellement de la réunion du Politburo du 12 décembre 1979 en s'appuyant, d'une part, sur le témoignage de l'adjoint du ministre des Affaires étrangères Georgij Kornienko et, de l'autre, sur le seul document disponible, très elliptique, signé de la main de Brežnev et d'autres

membres du Politburo, qui porte la mention de cette date¹⁴. Or le volume 2 nous dit que cette date est fausse : d'une part, la décision d'intervenir n'a pu être discutée que le mardi 10 décembre, jour où Brežnev reçoit dans son bureau les principaux artisans de l'opération (Andropov, Gromyko et Ustinov, respectivement directeur du KGB, ministre des Affaires étrangères et ministre de la Défense), d'abord entre 12h10 et 13h30, puis en présence de onze personnes, dont les trois susmentionnées, entre 18h à 19h30. Surtout, le document en question ne fut officiellement entériné que le jeudi 13 décembre, quand s'est tenue la réunion hebdomadaire du Politburo, *dixit* le volume 2 (le volume 1 s'interrompt, pour 1979, au 12 décembre, et la note ne fait pas mention d'une réunion du Politburo). Les réunions du Politburo avaient d'ailleurs lieu traditionnellement le jeudi, ce qui paraît bien plus logique que de le situer le 12 comme le fait par exemple Odd Arne Westad, entre autres¹⁵. La mention du 12 décembre sur le document, si tant est qu'elle ne soit pas apocryphe, renvoie sans doute au jour où le document avait été *rédige*, soit *la veille* de la réunion du Politburo, quand Brežnev avait écrit qu'il a rediscuté avec Andropov et que les secrétaires de la réception indiquent qu'il a préparé la réunion du lendemain, ce qui n'était pas, encore une fois, exceptionnel à en juger par ses habitudes. Quant à la question de savoir si Brežnev ne fut qu'un simple pion dans le processus décisionnel menant à l'opération *Štorm-333* (la prise du palais d'Amin), qu'il se contenta d'apposer sa signature aux documents présentés par la troïka Andropov-Ustinov-Gromyko, la réponse, à se fier aux notes, n'est pas non plus évidente. Les nombreuses mentions des discussions dans les notes semblent au contraire indiquer qu'il participe au projet de manière active, qu'il en saisit les enjeux – même si l'on ne peut manquer d'être troublé par l'inscription « Afinostan » en lieu et place d'Afghanistan, pour la note du lundi 10 décembre. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'intervention en Afghanistan et ses conséquences (les sanctions américaines, notamment en ce qui concerne les Jeux olympiques) constituent une source de stress pour Brežnev, en témoigne une prise de poids inhabituelle et brutale tout au long de 1980.

De fait, une autre question essentielle pour qui étudie Brežnev et sa participation au processus décisionnel porte sur l'évolution de son état de santé. Les notes enrichissent considérablement nos connaissances dans ce domaine, qui reposaient jusqu'ici presque exclusivement sur les Mémoires d'Evgenij Čazov, cardiologue qui a été pendant vingt ans en charge de la santé des dirigeants du Kremlin¹⁶. Il est désormais possible de suivre à la loupe les déplacements de Brežnev à l'hôpital, à la clinique et en convalescence et, surtout, de savoir s'il est capable de travailler pendant ces périodes. Ici et là, des incertitudes surgissent, par exemple, si l'on croise le témoignage de Čazov avec les volumes 1 et 2 pour le mois de juillet 1974. Le cardiologue affirme que deux jours avant la visite du Secrétaire général en Pologne – soit le 17 juillet, Kossarev, le nouveau médecin personnel de Brežnev, l'a trouvé dans un bien piteux état en arrivant à sa fameuse datcha de Livadia, près de Yalta, en Crimée ; ce n'est qu'au prix de grands efforts que le dirigeant a pu être remis sur pied et prendre son avion pour Varsovie comme prévu, le 19 juillet. À première vue, les notes de Brežnev paraissent confirmer ce témoignage : en 1974, elles sont très peu nombreuses, ce qui donnerait à penser qu'il a

effectivement eu de sérieux problèmes de santé cette année-là. À consulter les enregistrements du volume 2, les choses sont bien moins claires. Le 17 juillet, Kossarev ne figure pas parmi les visiteurs de la datcha, mais il est mentionné que Brežnev discute au téléphone avec sept personnes ce jour-là. Bien sûr, il est possible que les conversations aient eu lieu avant l'attaque de Brežnev et que la visite de Kossarev ait été secrète. C'est assez peu probable, dans la mesure où Čazov lui-même est fréquemment cité dans le journal, par exemple dans des discussions téléphoniques, le 3 juillet et le 26 juillet. Les vacances, qui ont débuté le 4 juillet, n'ont quant à elles rien d'anormal : Brežnev a quitté la capitale au lendemain du sommet de Moscou, le troisième qu'il passe avec Richard Nixon. Un événement inévitablement éreintant qui explique que pendant quatre jours, Brežnev s'isole et ne parle à personne. Si problèmes de santé il y a eu à ce moment-là, il n'y en a plus de traces le 8 juillet, quand Brežnev s'entretient avec quatre membres du Politburo, puis le 9, quand il reçoit des documents pour signature du Kremlin. Le 12 juillet son état est si bon qu'il accueille le ministre des Affaires étrangères français Jean Sauvagnargues. Jusqu'au 19, les journaux de bord n'indiquent rien d'anormal. Čazov a-t-il été victime de sa mémoire, lui qui rédige ses Mémoires près de vingt ans après les événements, ou a-t-il cherché à se présenter, lui et Kossarev, comme les sauveurs de Brežnev et donc de l'État soviétique ? La question reste ouverte.

Autre incertitude liée à la thématique de la santé de Brežnev qu'on ne fera que survoler ici faute de place, porte sur ses relations avec une infirmière, Nina Korovjakova. Cette jeune femme a accompagné Brežnev à partir du milieu des années 1970, y compris à ses parties de chasse et inévitablement, certains ont pu écrire qu'elle était sa maîtresse, une parmi d'autres ; surtout, elle a été accusée de lui fournir des somnifères, dont il est devenu dépendant et qui ont eu un effet délétère sur ses capacités de travail¹⁷. Dans les carnets, la première mention des somnifères date de février 1978 ; Nina Korovjakova, quant à elle, n'est jamais évoquée, mais c'est bien le médecin du Kremlin, Čazov, et même Černenko, qui figurent dans le rôle des fournisseurs.

De fait, les silences, sources de frustration constante qui peuvent facilement mener à des contresens, sont certainement le plus difficile à interpréter. Que penser en effet de la note du 23 août 1977, où Brežnev écrit, puis entoure « Mitterrand a le cancer » ? La maladie de François Mitterrand n'ayant été révélée au public qu'en septembre 1992, la première tentation est de voir dans cette note une révélation sensationnelle – les Soviétiques auraient donc été mis au courant avant tout le monde, peut-être par les soins des nombreux informateurs dont ils disposaient dans l'entourage du futur président français ! Il faut cependant avoir les pieds sur terre : Christophe Barbier rapporte ainsi qu'à la fin mai 1977, Mitterrand avait donné une interview censée justement démentir les rumeurs sur son état de santé¹⁸. Reste à savoir pourquoi Brežnev a pris soin de noter l'information qui concernait, après tout, « seulement » le Premier secrétaire du Parti socialiste, et qu'il a jugé bon de prendre cette rumeur pour argent comptant, alors que l'interview en question cherchait au contraire à la réfuter. Misait-il dès cette époque sur Mitterrand, dont il avait fait la connaissance à Moscou en avril 1975 et qui avait fait de lui un portrait plutôt

favorable, pour mettre en place le Programme commun et introduire des communistes au sein du gouvernement ?

Tout aussi frustrantes sont les notes où sont mentionnées les discussions à propos d'épisodes plus ou moins connus, mais dont on ne connaît malheureusement pas la teneur : par exemple l'entretien de Brežnev avec Andropov, le 1^{er} septembre 1973, après un attentat commis au Mausolée ; ou celui avec Černenko et Suslov sur le sort à réserver à Saharov, le 23 janvier 1980, après la conférence de presse de celui-ci sur l'Afghanistan. Pire, on se retrouve souvent face à un vide à des moments charnières de la vie politique du pays, comme pendant la crise tchécoslovaque (on ne trouve aucune note entre juillet et septembre 1968) ; ou lors du séjour de Brežnev aux États-Unis en 1973, sur lequel il faut d'abord lire les souvenirs de son interprète, Viktor Suhodrev (1932-2014)¹⁹. De même, on ne saura rien ou pratiquement rien du travail de Brežnev en Moldavie (1950-1952) ou au Kazakhstan (1954-1957), des périodes pourtant formatrices au cours desquelles il constitue les réseaux de fidèles qui le suivront plus tard à Moscou, parmi lesquels l'incontournable Černenko. Ce dernier est présent pratiquement à toutes les pages du volume 1 – présent et absent à la fois, puisque l'on n'apprendra rien sur la nature des relations entre les deux hommes, ce qui nourrit leur amitié, si tant est qu'elle ait existé. Encore une fois, Brežnev n'est pas un Montaigne, il ne s'épanche pas. Enfin, on peut regretter l'absence de notes antérieures à 1944 – après tout, Brežnev a occupé des postes de commandement depuis 1936 (année où il fut nommé à la tête de l'Institut de métallurgie de Dneprodzeržinsk), et rien ne dit qu'il n'aurait alors pas commencé à écrire. De même, on ne peut manquer de s'interroger sur la raison de l'arrêt brutal des notes au jeudi 1^{er} juillet 1982, quatre mois avant sa mort ; les secrétaires, eux, tiennent leur journal fidèlement jusqu'au 10 novembre et indiquent que Brežnev a continué de travailler jusqu'à la veille de sa mort, de 11h55 à 19h30, ce qui est loin d'être une « petite journée ». En dépit de ces réserves, et de bien d'autres limites qu'il ne nous appartient pas d'exposer ici, il faut saluer le travail remarquable de l'équipe de Kudrjašov. Souhaitons que cette publication inspire les chercheurs et qu'en dépit du climat délétaire actuel, les archives russes continuent à rendre accessibles de nouveaux documents sur l'ère brejnévienne, qui permettent de revisiter la notion de « stagnation », qui n'en finit pas de susciter des débats²⁰.

1 – Dmitrij Volkogonov, *Sem' voždej* [Sept leaders], 2 volumes, M. : Novosti, 1995. La biographie de Brežnev se trouve dans le volume 2, pages 5-110.

2 – Aleksandr Hinštejn, *Počemu Brežnev ne smog stat' Putiny* : *Skazka o poteryannom vremeni* [Pourquoi Brežnev n'a pas pu devenir Putin : conte d'un temps perdu], M. : Olma media group, 2011. Les notes se trouvent à la fin de l'ouvrage. On peut les lire par exemple sur : https://traditio.wiki/Брежнев:Дневниковые_записи

3 – Pour les visiteurs de Stalin, dont la liste a été publiée dans *Istoričeskii Arhiv* entre 1994 et 1998, voir <http://istmat.info/node/165>. Pour les visiteurs de Hruščev, voir *Istočnik*, n° 6, 2003, et le commentaire publié sur <http://kpss-ru.livejournal.com/38417.html>.

4 – Voir le numéro spécial de *Russian Studies in history* de 2014 consacré à Brežnev et notamment l'article de Victor Dönninghaus et Andrej Savin, « Leonid Brezhnev », *Russian Studies in History*, 52 (4), printemps 2014, p. 71-93 (traduit du russe). Voir

aussi Donald Raleigh, « 'Soviet man of peace' : Leonid Il'ich Brezhnev and his diaries », *Kritika : explorations in Russian and Eurasian history*, 17 (4), automne 2016, p. 837-868. Outre Donald Raleigh, on attend aussi une biographie de Brežnev en allemand par Suzanne Schattenberg, directrice du centre de recherche Osteuropa de Bremen. Voir http://www.forschungsstelle.uni-bremen.de/de/4/20110606112638/20110624151441/Bre%25C5%25Benev_-_Eine_Biographie.html

5 – Voir la première partie du documentaire sur <https://www.youtube.com/watch?v=nJbHbiHWX4E>. Pour l'émission présentée par Kudrjašov, voir http://tvkultura.ru/brand/show/brand_id/31793/. Un autre historien très connu en Russie, Leonid Mlečín, auteur d'une biographie grand public de Brežnev, a lui aussi réalisé un documentaire en plusieurs parties, *Brežnev, ktorogo my ne znali* [Le Brejnev inconnu] : <https://www.youtube.com/watch?v=iPpAtYvsN-w>. Mlečín a aussi utilisé de nombreux documents d'archives inédits, des lettres et des courtes « autobiographies » rédigées par Brežnev dans le cadre de son travail et ses études.

6 – Pour un aperçu de l'historiographie de Brežnev avant la publication des carnets, voir Andreï Kozovoï, « Brežnev: biographier la grisaille ? Un état des lieux historiographique », *Cahiers du Monde russe*, 48 (4), octobre/décembre 2007, p. 770-775. URL : <http://monderusse.revues.org/6102>.

7 – Voir Andreï Kozovoï, « La datcha de Khrouchtchev », in Franz-Olivier Giesbert et Claude Quétel, dir., *Une journée avec*, P. : Perrin / Le Point, 2016, p. 337-356.

8 – En français, seule une partie existe : *Journal intime de Nicolas II : Juillet 1914 – juillet 1918*, originellement paru chez Payot en 1925, réédité par Nouveau Monde Éditions au format électronique en 2013. En réalité, Nicolas II commença à tenir son journal à quatorze ans ; il est consultable, pour les années 1882-1918, dans les archives russes (GARF). En ligne, voir <http://www.rus-sky.com/history/library/diaries/1894.htm>.

9 – En français : Nikita Khrouchtchev, *Mémoires inédits*, P. : Belfond, 1991 ; Mikhaïl Gorbatchev, *Mémoires*, Monaco : éditions du Rocher, 1997. Les « Mémoires » de Brežnev, dont notamment *Petite Terre* publiée en 1978, ne sont qu'une fabrication destinée à la propagande : non seulement il n'en a pas écrit une ligne, mais il n'a pas contribué à leur élaboration.

10 – Martin Walker, *The Waking Giant : Gorbachev's Russia*, New York : Pantheon, 1986.

11 – Anatolij Černjaev, *Sovmestnyj ishod: Dnevnik dvukh epokh, 1972-1991* [L'issue commune : Journal de deux époques, 1972-1991], M. : Rosspen, 2010.

12 – Ronald Reagan, *Écrits personnels*, Monaco : Éditions du Rocher, 2003.

13 – Volkogonov, *Sem' voždej*, p. 90 sqq.

14 – Georgij Kornienko, *Holodnaja vojna : svidetel'stvo ee učastnika* [La guerre froide : témoignage d'un participant], M. : Meždunarodnye otnošenija, 1994, p. 193-195. Pour le document daté du 12 décembre, voir <http://nsarchive.gwu.edu/NSAEBB/NSAEBB57/r9.pdf>.

15 – Odd Arne Westad, *The Global Cold War*, Cambridge University Press, 2007, p. 321. Traduit en français sous le titre *La guerre froide globale*, P. : Payot, 2007.

16 – Evgenij Čazov, *Zdorov'e i vlast': Vospominanija « kremlevskogo vrača »* [La santé et le pouvoir: Mémoires du « médecin du Kremlin »], M. : Novosti, 1992. Voir aussi, du même auteur, *Horovod smertej : Brežnev, Andropov, Černenko... kak uhodili voždi* [La ronde des morts : Brežnev, Andropov, Černenko... comment s'en sont allés les chefs], M. : Algoritm, 2014.

17 – Voir notamment les Mémoires de l'officier du KGB responsable de la sécurité de Brežnev, Vladimir Medvedev, *Čelovek za spinoj* [L'homme derrière], M. : Russlit, 1994. Medvedev affirme qu'il aura fallu monter une véritable opération du KGB pour éloigner Korovjakova de Brežnev.

18 – Christophe Barbier, *Les derniers jours de François Mitterrand*, P. : Grasset, 2015 (réédition de 1998, version électronique).

19 – Viktor Suhodrev, *Jazyk moj – drug moj : ot Hruščeva do Gorbačeva* [Ma langue, mon amie : De Hruščev à Gorbačev], M. : 2008 (réédition de 1999).

20 – Sur cette notion, voir l'ouvrage récent dirigé par Dina Fainsberg et Artemy Kalinovsky, *Reconsidering stagnation in the Brezhnev Era : Ideology and exchange*, Londres : Lexington books, 2016. Nous préparons actuellement une biographie de Brežnev pour le compte des éditions Perrin, à paraître fin 2018.

Andreï Kozovoï

Université de Lille

Kinga POZNIAK

Nowa Huta

Generations of Change in a Model Socialist Town

Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 2014, 227 p. + x

Communist leaders in East Central Europe sought to create socialism in part along the path set in the USSR under Stalin. To one degree or another, they centralized planning, pursued heavy industry, collectivized agriculture, purged untrustworthy officials and intellectuals, and rebuilt scientific, educational, and other institutions. They also rebuilt cities—and built cities anew. One such effort was the creation of mono-profile industrial centers devoted to iron and steel or petrochemicals—Eisenhüttenstadt, Germany, Sztalinvaros, Hungary, Dmitrovgrad, Bulgaria, and Nowa Huta, Poland. Leaders and planners established Nowa Huta, or New Steelworks, in 1949, to force the pace of development of an agricultural region near the Vistula River, “proletarianize” Krakow, the Polish city that had offered the greatest political resistance to the communists, and to demonstrate the glories of socialism.

One of the important functions of these new cities and industrial technologies was to transform peasants into new generation workers devoted to the regime. The state encouraged the loyalty of workers by providing such domestic infrastructure as stores, kindergartens and medical clinics, and new, well furnished apartments. Anthropologist Kinga Pozniak examines the impact of the political, social, and economic changes of the post-socialist world on the people and city of Nowa Huta since the collapse of socialism. Pozniak sets out to understand the memory politics of the city among three generations, elderly, middle-aged, and young. Acknowledging that memories, discourses, and agendas are produced and negotiated at multiple scales, she demonstrates the importance of locality in shaping histories and identity. Pozniak notes that at the nation level a hegemonic narrative of socialism as repressive regime incapable of meeting peoples true interests persists, and often those with positive views of the socialist past can be treated as “losers” for their nostalgia.

In five chapters, Pozniak indicates the importance of the past in shaping the present and future. In chapter 1 Pozniak examines the physical city itself—and reveals that many people enjoy the socialist city with the proximity of services and housing in each region, and the presence of significant green zones, rather